

GÉNÉRAL H. BONNAL. — *L'esprit de la guerre moderne. De Rosbach à Ulm.*
Paris, Chapelot, 1903, in-8 de 293 p., 11 cartes hors texte.

Le général Bonnal s'est proposé de nous faire assister à une évolution dans la tactique militaire depuis le vieux principe de l'ordre linéaire jusqu'à la doctrine napoléonienne basée sur l'économie des forces. Entre Turenne et Napoléon, Frédéric II : « Le procédé Frédéricien formera transition entre l'ordre de bataille parallèle du XVIII^e siècle et le dispositif articulé et en profondeur de Napoléon, permettant de développer à l'extrême limite le principe fécond de l'économie des forces » (p. 5). En ces matières, la compétence du général B. est depuis trop longtemps reconnue pour qu'il nous soit permis de le critiquer. Mais son livre, malgré son apparence purement technique et abstraite, est utile à l'historien même étranger aux choses de la guerre. Le général B. a montré que, très souvent, ce qui décide de la bataille, ce n'est ni la tactique linéaire, ni l'ordre Frédéricien, ni la marche de Napoléon. Avec l'ordre linéaire, Turenne avait une rapidité extraordinaire, quoique « les procédés tactiques qu'il mit en usage ne différassent pas de ceux de ses adversaires » (p. 5). Si Frédéric II « sut s'affranchir dans une certaine mesure du système d'entretien des armées par les magasins », la grande erreur du XVIII^e siècle, si les généraux de la Révolution puis Napoléon ont décidément inauguré une nouvelle tactique, le général B. avoue que Napoléon, au début de 1806, emploie encore la méthode du XVIII^e siècle, « mais adaptée aux nouvelles conditions d'effectif, au principe de la ligne d'opérations unique, et à la concentration de toutes les forces en deux ou trois jours... » (p. 163).

Est-ce à dire que la science du chef, sa valeur personnelle, l'emportent sur l'organisation de l'armée et le hasard de la guerre? Sans essayer de résoudre ce problème auquel des controverses récentes semblent donner une singulière actualité, sans vouloir même « solliciter » la pensée du général B., il semble que la véritable réponse est bien indiquée quelque part dans ce livre. « Les généraux du siècle dernier (XVIII^e siècle) étayaient leurs combinaisons sur des lignes et des points. Uniquement topographiques, ils ignoraient que le terrain ne vaut que par les troupes qui l'occupent et que la force multipliée par la vitesse renverse les dispositions géométriques les mieux calculées » (p. 79). N'y a-t-il pas là une excellente application à l'art militaire de l'esprit critique et historique ?

Quoi qu'il en soit, le général B. s'est bien gardé de poser ce problème insoluble. Il se défile avec soin des généralités qu'il a reléguées dans un chapitre spécial de son livre, le premier et le plus court, comme des objets sans valeur. Préoccupé avant tout de nous faire toucher du doigt l'évolution que nous signalions, il en marque nettement les principales phases. Il nous montre la dislocation des masses serrées, l'apparition des unités qui prennent corps par la force des choses, des « divisions permanentes » qui sont obligées, sous la Révolution, d'opérer isolément. C'est le point de départ d'une « révolution imprévue dans l'art des opérations et des batailles ». On arrive ainsi à l'organisation de la Grande Armée, à la concentration de masses énormes mais extrêmement mobiles. « Les corps d'armée, formant chacun une colonne distincte, conserveront à l'issue de chaque étape leur échelonnement de marche » (p. 164). L'évolution sera terminée quand, en 1806, on adoptera le dispositif de l'armée en bataillon carré, « apte à se mouvoir, à se déployer stratégiquement dans un sens quelconque ». La Grande Armée, dont le nom symbolise ici un ordre stratégique nouveau, « articulée en corps autonomes » extrêmement mobiles, allait manœuvrer comme sur un échiquier, dont les pions seraient maniés par une main invisible. Elle allait s'avancer sûrement sur sa ligne d'opérations, appuyée sur des centres de ravitaillement, sans que l'on eût pour cela négligé le vieux principe, né du hasard et de la misère des promenades militaires, que la guerre doit nourrir la guerre. Nous pénétrons plus intimement encore dans l'organisation de ces corps; nous voyons comment ils sont rattachés à l'État-Major général, quelle discipline rigoureuse y sévit. Il y a aussi une contre-partie : les troupes mal vêtues, misérables, mal exercées; Napoléon écrivant à Ney de les faire manœuvrer. « La dernière fois que je les ai vues, il m'a paru qu'elles en

avaient besoin » (p. 205). L'esprit de corps, en revanche, est très développé, — le général B. prononce le mot de fanatisme, — la camaraderie lie très souvent l'officier supérieur à son subordonné. Par-dessus tout, « la vigueur et la jeunesse de tous », tels sont les traits généraux du caractère moral de cette armée. Ces masses, réunies dans une feinte mensongère contre l'Angleterre, s'ébranlent, et le résultat logique du nouveau mode de commandement et d'organisation, c'est la victorieuse manœuvre d'Ulm. Le général B. a bien soin de montrer comment peu à peu se modifient les idées de Napoléon sur le plan d'attaque. Il note ses déceptions, ses angoisses même. Et pourtant, c'est la manœuvre-type « qui, en dépit de frottements, d'erreurs et de négligences » du reste inévitables, a parfaitement réussi.

Évolution dans le commandement, évolution dans l'organisation de l'armée, dont le résultat final se trouve dans la campagne d'Ulm, voilà ce qui ressort nettement, pour l'historien profane, du livre du général B. Il a eu le grand mérite de laisser à l'histoire militaire sa vie, sa réalité même; il n'a point abstrait la guerre des conditions dans lesquelles elle s'exerce. L'auteur ne se paye point de mots, la note sentimentale est chez lui très rare. « Avouons notre faiblesse, dit-il, Marengo nous émeut davantage; c'est moins fort que la manœuvre d'Ulm, mais au point de vue passionnel, c'est éblouissant, incomparable » (p. 203). Le général B. ne semble pas s'être bien souvent placé « au point de vue passionnel. »

Raymond TABOURNEL.